

Frédéric DEPARIS

# La Révolte des animaux

*GAIÀ : 2e cycle*

Publibook

Dialoguez avec l'auteur, et retrouvez cet ouvrage accompagné de la critique de notre club de lecture, des commentaires des lecteurs, sur le site Publibook :

<http://www.publibook.com>

Publibook, Paris, 2004

Ce texte publié par Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Publibook,  
133 ante, rue de l'Université  
75007 Paris – France  
Tél : 33 (0)1 47 05 69 10

IDDN.FR.010.0102667.000.R.P.2004.035.40000

« Si les abeilles disparaissaient,  
l'Homme n'aurait plus que quatre années à vivre ! »

Albert EINSTEIN

# Chapitre 1

USA, parc de Yellowstone, le 15 août 2100

Le parc de Yellowstone s'endormait paisiblement. Les derniers touristes, nombreux en ce mois d'août, qui campaient à l'intérieur du parc dans les emplacements prévus à cet effet, regagnaient leur tente ou pour les plus fortunés leur confortable mobil-home, vaste comme un studio parisien.

Les dernières lumières s'effacèrent, et la nuit peu étoilée s'empara du camp qui sombra rapidement dans un profond sommeil. C'est le moment béni où les animaux reprennent leurs droits. Eclipsés pendant la journée par les hordes de touristes qui arpencent le parc à la recherche des geysers en éruption, des troupeaux de bisons, ou plus simplement d'un endroit pour déjeuner, les animaux du parc, du plus petit au plus gros, qui n'ont pour seule quête que d'échapper à cette déferlante humaine, sortent enfin de leurs caches et reprennent possession des lieux.

Ils étaient là bien avant l'Homme, sur cette portion de terre, qui fut à l'origine un énorme volcan, dont l'explosion deux millions d'années plus tôt créa cette immense caldera. Héritage de son passé tumultueux, les émanations sulfureuses et les activités géothermiques, disséminées en grand nombre sur l'ensemble du plus vieux parc national américain créé par décision du congrès le 1er mars 1872, font aujourd'hui la richesse de ce domaine unique qui accueille plusieurs millions de visiteurs par an.

Le camp de toile était niché dans un coin de vallée au centre de l'ancien cratère ; il était surplombé d'une petite colline qui cachait aux yeux de ses habitants d'un soir les grands hôtels et bâtiments officiels qui, telles des verrues disgracieuses sur une peau clairsemée, avaient poussé ça et là de manière anarchique. Le camp situé à l'écart des principaux lieux d'attraction du parc donnait aux heureux élus qui avaient eu la chance d'y planter leur tente l'impression de retrouver, le temps d'une nuit, l'esprit des premiers pionniers américains qui trois siècles plus tôt avaient défriché ces terres encore vierges.

Une vingtaine de tentes, chacune pouvant accueillir deux à trois personnes tout au plus, étaient éparpillées sans aucune contrainte géométrique autour d'un point d'eau, que les animaux utilisaient volontiers, une fois les occupants endormis, pour se désaltérer. Ceux qui ne parvenaient pas à s'endormir, peu habitués au confort spartiate de leur duvet posé à même le sol, ou trop inquiets de sentir si près d'eux cette faune séparée par une seule mince cloison de toile, pouvaient entendre, à défaut de voir pour les plus téméraires, le coyote solitaire qui, entre deux chasses nocturnes, venait laper goulûment l'eau de sa langue râpeuse, l'oreille dressée, tous ses sens aux aguets.

Est-ce l'un de ses sens qui prévint ce dernier d'un danger éminent ou de l'arrivée d'un rival ? Toujours est-il que le jeune coyote, qui venait à peine d'étancher sa soif, dressa brutalement ses deux oreilles, pivota sa tête de gauche à droite pour balayer de sa vision nocturne le maximum d'espace, et enfin huma l'air pour confirmer, s'il en était encore besoin, la présence d'un hôte indésirable. Convaincu, il tourna rapidement sur lui-même et s'enfuit à grandes foulées sans demander son reste.

Un ours se dressa au sommet de la colline. Debout sur ses pattes, en signe de défi, il regarda le coyote s'éloigner et lui laisser ainsi le champ libre. Pourtant il ne profita pas de son départ précipité pour prendre sa place. Immobile, il se contenta, après avoir éloigné l'importun, de humer l'air ambiant et de dodeliner de la tête, avant d'émettre un grognement. C'était un grizzly, un superbe mâle adulte de plus de cinq cents kilos, en pleine force de l'âge, dont le poil brillant et bien léché trahissait la bonne santé. Animal craint pour sa force et son comportement imprévisible, ce dernier s'aventurait rarement dans cette partie du parc, privilégiant les hauteurs, espace préservé, où l'Homme, qui avait failli le mener à l'extinction au début du siècle par ses chasses incontrôlées, mettait rarement les pieds !

Un grognement plus sourd répondit au premier. Hissant sa masse musclée enrobée de graisse pour le protéger de l'hiver à venir, l'ours noir, d'un mouvement énergique, rejoignit le grizzly au sommet de la colline. Plus petit que son cousin et réputé moins féroce, même s'il reste dangereux, l'ours noir, plus commun, habite les zones forestières denses et profondes, où il peut aisément se cacher. Animal solitaire comme l'ensemble de ses congénères, il règne sur un grand territoire dont il défend farouchement les frontières de toute intrusion sauf au moment de la reproduction. Qu'un mâle adulte sorte de son territoire est en soi un événement, qu'il s'approche aussi près d'un grizzly adulte, qui de surcroît le dépasse d'une bonne encolure, est tout simplement inimaginable.

Pourtant les deux protagonistes se faisaient face, même s'ils se tenaient à bonne distance l'un de l'autre. Il n'y avait dans leur comportement aucune agressivité, aucun signe préliminaire d'un affrontement à venir. Il semblait au contraire que loin de s'ignorer, les deux mâles savaient

qu'ils devaient être là à ce moment précis, et plus surprenant encore, ils en connaissaient la raison !

Ils furent bientôt rejoints par d'autres congénères, grizzlys et ours noirs, qui comme eux vinrent prendre place dans un silence total au sommet de la colline. C'était un spectacle surréaliste que de voir ces douze masses sombres alignées sur une longue file, remuer sur leurs pattes, la tête dodelinant de gauche à droite pour surveiller leur voisin immédiat dans l'attente d'un hypothétique signal.

Le grizzly, arrivé le premier sur les lieux, se leva pour observer sa troupe. Il sembla satisfait puisqu'il émit un léger grognement. Puis, ramenant ses pattes avant sur terre, il pivota son corps de quatre-vingt-dix degrés pour faire face au camp. Il resta un moment à fixer de ses yeux perçants les tentes qui se tenaient plus bas, si fragiles et vulnérables, à quelques centaines de mètres de son point d'observation.

Alors, bandant ses muscles, il poussa un cri rauque, et se mit à dévaler la colline, bientôt suivi par l'ensemble de ses congénères.

## Chapitre 2

— Je n'ai jamais vu un truc pareil !

L'homme qui parlait ainsi en découvrant avec stupeur le spectacle apocalyptique qui s'offrait à lui était le shérif de la contrée dont dépendait le parc de Yellowstone. Il intervenait rarement dans les affaires du parc, ce dernier possédant sa propre force de sécurité, constituée en majorité de gardes assermentés qui patrouillaient régulièrement l'ensemble du domaine en voiture ou, pour le plus grand bonheur des touristes, à cheval. Une force de police légère, détachée du district principal, avait également pour mission de surveiller les endroits fréquentés du parc pour intervenir rapidement, le plus souvent en cas d'incidents, ou plus ponctuellement pour séparer des belligérants de toutes nationalités qui avaient abusé de boissons alcoolisées.

Il y avait de fait très peu d'accidents majeurs à déplorer sur une année civile à Yellowstone malgré le nombre sans cesse croissant de visiteurs et le danger potentiel que représente le comportement d'irresponsables face à une faune sauvage. Les accidents mortels, heureusement rares, étaient le plus souvent dus à la rencontre inopportun entre un touriste et un ours, qui se sentant menacé, charge et attaque l'homme dont les chances de fuite sont faibles, face à la vitesse et la puissance de l'animal. La seule parade est de se coucher à terre, pour rassurer la bête, mais devant une telle menace, le premier réflexe compréhensible est de prendre les jambes à son cou.

James Cobburn, le gardien qui avait découvert l'horrible tragédie tandis qu'il accomplissait sa ronde matinale, ne s'attendait certainement pas à un tel choc, lorsqu'il aperçut le camp au détour de la colline qui le cachait à sa vue. Sa monture, qui arpétait pourtant depuis plus de dix ans les allées du parc avec lui, avait à son grand étonnement montré des signes d'énervement et de peur qui ne lui ressemblaient guère, habituée aux rencontres inopportunies avec les coyotes et autres bisons ; mais cette attitude ne l'avait pas alerté avant qu'il ne comprît brutalement les raisons de son comportement.

Avant même d'arriver sur les lieux, une odeur âcre et nauséabonde le prit à la gorge : un mélange d'excréments, d'urine et de sueurs animales, une odeur forte qu'il connaissait mais qui se trouvait amplifiée dans des proportions telles qu'elle lui souleva le cœur. Il ne put s'empêcher de rendre lorsque, enfin, ce qui restait du camp qu'il avait quitté paisible la veille révéla brutalement à ses yeux le théâtre du drame qui avait eu lieu dans la nuit.

Des tentes dressées la veille, il ne restait plus rien ; les toiles lacérées par des griffes acérées étaient dispersées sur plusieurs mètres, mélangées à un fatras sordide de linge souillé, de nourriture écrasée, et d'objets usuels dont il était difficile au vu de leur état de deviner l'usage. La terre était retournée, abreuvée de sang et d'urine, comme si les assaillants dans un accès de rage, s'en étaient pris, après avoir commis leur méfait, à tout ce qui pouvait leur résister, détruisant ce qui tenait encore debout, arrachant les arbustes et les jeunes conifères, labourant le sol, et puis dans une sorte d'orgasme exutoire, au paroxysme de leur violence, ils avaient décidé de signer leur crime, en urinant et déféquant abondamment tout autour de la scène, avant de se disperser.

Les cadavres, nus pour la plus part, portaient tous les marques de leurs agresseurs. Blessures profondes d'où jaillissait le sang, corps éventrés, membres mutilés, le spectacle effrayant aurait pu être celui causé par l'une de ces bombes artisanales dont l'usage était courant au cours du siècle dernier, dans les conflits régionaux qui se couaient alors la Planète. Mais l'identité des assaillants ne faisait aucun doute, et c'est bien ce qui effrayait le plus James Cobburn, tandis qu'il essayait de déceler un souffle de vie parmi tous les corps dont certains étaient recroquevillés les uns sur les autres, tentative dérisoire des adultes pour essayer de protéger les plus faibles d'entre eux ; les enfants !

Beaucoup étaient morts étouffés par le poids de leurs assaillants. Ceux qui avaient survécu à ce premier choc avaient péri déchiquetés par les griffes et les crocs sans avoir eu le temps de combattre ni de comprendre ce qui leur arrivait ; peut-être même n'avaient-ils pu apercevoir dans leur sommeil brutalement interrompu les gueules brunes et noires se refermer sur eux.

— A votre avis, James, qu'est-ce qui a bien pu se passer !

Le shérif, dont le visage blême reflétait encore la peur et l'incrédulité, ne pouvait détacher ses yeux des corps déchiquetés que ses hommes relevaient avec précaution pour les enfourner dans les ambulances dont le va-et-vient incessant montrait toute l'étendue du drame. Le parc était fermé, pour une durée indéterminée, et déjà le ballet des hélicoptères amenant officiels et spécialistes en tout genre tourbillonnait dans le ciel à la recherche d'un endroit pour se poser.

— Je ne sais pas, Michael, répondit Cobburn encore tremblant de sa macabre découverte. Depuis dix ans que je sillonne ce parc, jamais je n'aurais pu imaginer une chose pareille, cela dépasse l'entendement. Qu'est-ce qui a bien pu se passer dans la tête de ses foutus animaux pour qu'ils se livrent à un tel carnage ? L'ours n'attaque que s'il est menacé, mais jamais délibérément, et encore moins en groupe !

Les traces des plantigrades, nombreuses sur le sol encore humide, étaient soigneusement relevées par un homme d'une soixante d'années, qui était l'un des vétérinaires du parc, spécialiste des ours dont il étudiait le comportement depuis plus de vingt ans. Après avoir noté avec soin des chiffres sur son carnet électronique et photographié l'ensemble des empreintes, il se dirigea vers le shérif qui l'apostropha :

— Et vous, David, quel est votre avis et vos premières conclusions ?

— Hum, ils devaient être une bonne douzaine, des mâles adultes pour la plupart, mais le plus incroyable... — et en disant ces mots, David Hockney retira ses lunettes — c'est qu'il y avait autant de grizzlys que d'ours noirs !

— Des grizzlys et des ours noirs ensemble, mais c'est impossible, monsieur, vous le savez bien, cria James, qui n'avait jamais voulu appeler Hockney par son prénom, malgré les années passées ensemble à observer les animaux.

— Cela aussi paraissait impossible, James, reprit Hockney, tout en montrant les restes du camp, et pourtant il n'y a aucun doute, ce sont des ours qui ont attaqué ces pauvres gens, et malgré toutes nos connaissances sur la vie

et les mœurs de cet animal, qui semblent brutalement remises en cause, deux espèces qui s'ignorent totalement et s'évitent mutuellement ont décidé pour des raisons inexplicables, de s'unir afin de se livrer à ce déferlement de violence ! Dans quelle intention, mystère ! Pourquoi maintenant, alors que tous deux sont sur cette Planète depuis quelques millions d'années, re-mystère ! Bref, mon cher Michael, n'attendez de ma part aucun éclaircissement, aucune explication. Je suis aussi paumé que vous, et s'il n'y avait le caractère tragique de la situation, je pourrais me réjouir de devoir repartir de zéro !

— Il doit pourtant y avoir une explication rationnelle à ce comportement, David, vous ne pensez pas que l'étude de leurs... — le shérif hésitait à dire le mot — excréments qu'ils ont répandus en si grand nombre, pourrait nous renseigner. Ils ont peut-être été intoxiqués par je ne sais quelle substance, ou bien victimes d'un virus ou d'une bactérie qui se serait attaqué à leur système nerveux, et les aurait rendus fous, cela me semble le plus probable. Pourquoi pas l'équivalent de la rage qui sévit chez les renards et autres félins !

— Pourquoi pas comme vous dites, c'est une théorie qui en vaut une autre au point où nous en sommes. Nous allons commencer les analyses rapidement pour essayer de comprendre, mais j'avoue...

— En tout cas, il faut les retrouver rapidement et les exterminer, tonna une voix derrière eux, et le plus vite possible !

Les trois hommes surpris se retournèrent en même temps pour apercevoir, venant vers eux d'un pas décidé, le directeur du parc, essoufflé, qui leva la main en apercevant James.

— Je vous cherchais, James, reprit celui-ci tout en serrant les mains du shérif et de David Hockney. Vous allez immédiatement prendre la tête d'une expédition pour retrouver ces animaux et les abattre. Nous ne pouvons laisser des ours aussi dangereux en liberté, et menacer la vie des touristes. Vous imaginez déjà la déplorable publicité que cette affaire va avoir sur le parc. Seule la vue de leurs cadavres aura un impact assez fort pour les inciter à revenir de nouveau. Autrement je ne vois vraiment pas comment nous pourrions rétablir leur confiance.

— Hum, Georges, êtes-vous sûr que ce soit vraiment la bonne décision ?

— Je connais votre attachement pour les ours, David, et je le respecte ; mais à moins que vous ayez une bonne raison pour justifier une telle horreur, permettez-moi de prendre la seule décision qu'un homme, responsable de ce parc et par conséquent de la sécurité de tous, puisse prendre, compte tenu de ces circonstances exceptionnelles. Agir autrement me vaudrait les foudres des autorités et l'incompréhension de nos concitoyens !

— Je comprends tout à fait votre point de vue, Georges, et j'agirais de même à votre place, mais le problème simple en apparence est comment retrouver les animaux à l'origine de ce massacre. A moins d'abattre tous les ours de Yellowstone, et ils sont plusieurs centaines, je ne vois pas comment nous allons décidé que le premier ours rencontré fasse effectivement partie de la bande !

— Vous avez raison David, mais leur comportement va peut-être les trahir, et ils doivent bien porter des traces de leur méfait, c'est pour cela qu'il ne faut pas perdre de temps, et partir immédiatement à leur recherche. Et puis au

pire, vous avez suffisamment de matière sur place – et disant ces mots, Georges Campbell désigna les matières fécales, urines et poils d'ours – pour établir leur profil génétique. Allez avec eux, David, vous connaissez tellement bien ces animaux, que vous leur serez certainement très utile pour opérer des choix. Au pire, endormez-les, contrôlez un par un leur code génétique pour être sûr de vous, mais agissez ! Nous ne pouvons pas fermer le parc pendant des semaines, surtout en pleine saison touristique. Inutile, messieurs, de vous énumérer les conséquences, alors au travail et vite !

— Ok Georges, le temps de prendre mes affaires, et nous partons immédiatement. Je vais demander à mes assistants de relever le maximum de données sur place et de me les transmettre au fur et à mesure de leur validation. Dites, dit David soudain inquiet et relevant la tête, vous entendez ce bruit !

Toutes les personnes présentes sur le site s'étaient brusquement arrêtées de travailler, comme prises d'un mauvais pressentiment, les sens en alerte. La terre sous leur pied s'était mise à trembler, et un grondement sourd montait dans le lointain accompagné d'un nuage de poussière qui s'avancait vers eux à la vitesse d'un cheval au galop. La colline masquait l'horizon, si bien qu'ils ne pouvaient voir d'où venait le danger, mais ce dernier se précisait, et quelle que soit sa nature, il s'approchait très vite, trop vite...

— Bon dieu, hurla David qui le premier avait compris. Tous à couvert, vite !

Trop tard, une harde de bisons lancée à pleine vitesse déboucha sur le camp, et, dans un mouvement irrésistible que rien ne pouvait arrêter, écrasa tout sur son passage.

Les centaines de bêtes dont chacune pesait une demi-tonne labouraient le sol de leurs sabots, piétinant les corps de tous ceux qui n'avaient pu trouver refuge à temps, dispersant les restes de la tragédie, renversant les voitures, et sans un regard pour leurs congénères blessés, les pattes brisées par le choc, ils continuèrent leur course folle pour s'évanouir dans la plaine.

## Chapitre 3

Paris, aéroport de Roissy, le 30 août 2100

L’Airbus A 420, dernier né de la célèbre famille du constructeur européen, qui remplaçait le maintenant obsolète A 380 lancé au siècle dernier, roulait sur le tarmac pour se placer en bout de la piste d’envol. Ce nouvel avion qui avait une capacité de passagers similaire à son prédecesseur, les transportait dans un confort et à une vitesse commerciale largement supérieure, le tout en consommant moitié moins de kérosène.

Avec 700 passagers à bord, qui partaient pour l’Australie, l’Airbus était à sa charge maximale, et il ne faudrait pas moins que toute la puissance de ses quatre réacteurs « Snecma » de dernière génération pour l’arracher au sol. Le commandant de bord, à qui l’on avait confié l’un des tout premiers modèles sortis de chaîne, était un vétéran de la compagnie Air Europe, et c’est pour souligner son exceptionnelle carrière que ce dernier avait bénéficié avant tous les autres du premier exemplaire livré à la compagnie.

Premier vol commercial de l’A 420, les caméras de télévision pour marquer l’événement avaient suivi l’embarquement des passagers afin de recueillir leurs impressions. Les journalistes présents avaient abondamment interviewé les deux pilotes, le directeur de la compagnie, ainsi que les représentants du constructeur sans oublier les inévitables hommes politiques qui trouvaient là matière à

redorer leur blason. Braquées sur l'appareil positionné en bout de piste, les caméras s'apprêtaient à immortaliser l'envol du géant vers sa première destination.

Dans la cabine de pilotage dernier cri, où l'électronique et l'informatique régnait en maîtres, à tel point que l'on pouvait légitimement se demander si les pilotes étaient encore utiles, le commandant de bord et son copilote étaient concentrés sur le décollage. Ils avaient bien entendu effectué de nombreuses heures de vol sur simulateur pour obtenir leur qualification sur le nouvel Airbus, mais le commandant Jean Nouvel tenait à effectuer un sans faute devant les caméras du monde entier, en particulier devant les Américains qui n'avaient toujours pas digéré de passer en quelques années du statut de numéro un de l'aéronautique civile à celui de challenger face au consortium européen.

Le temps était couvert, et de nombreux nuages noirs menaçants recouvriraient Roissy, ce qui ne faciliterait pas l'envol de ce « Léviathan » de plusieurs tonnes, sensible vu sa corpulence aux turbulences au moment des phases critiques d'atterrissement et de décollage. En vol, par contre, il faisait preuve d'une remarquable stabilité, ce qui permettait à ses passagers de vaquer sereinement d'un pont à l'autre, puisque ce véritable paquebot des airs offrait, en plus d'un très grand confort, de nombreuses distractions propres à faire oublier la monotonie d'un long voyage.

Pour l'instant les 700 passagers sanglés dans leurs fauteuils écoutaient avec plus ou moins d'attention les dernières recommandations de l'équipage concernant les consignes de sécurité.

— L'avantage de cet avion, dit jean Nouvel au copilote qui achevait le check-up de sécurité, c'est que nous allons

rallier Sydney en moitié moins de temps qu'avec ce ballourd d'A 380. J'avoue que les très longs courriers n'ont jamais été ma « tasse de thé », d'autant que l'on ne bénéficie plus comme autrefois des longs séjours de récupération sur place !

— Eh oui, « l'âge d'or » de l'aéronautique est derrière nous, au moins en avez-vous profité ; j'ai même entendu dire que vous auriez volé sur le mythique Concorde ?

— C'est vrai, j'ai eu cette chance, au début de ma carrière, d'effectuer le tout dernier vol du Concorde. A vrai dire, l'engin n'était déjà plus en exploitation commerciale depuis de nombreuses années, puisque nous devions être en 2069 ou 70 je ne sais plus vraiment la date exacte ; ce dont je me souviens par contre, c'est des circonstances de ce vol. J'avais vingt ans, et mon titre envié à l'époque de major de l'école d'aéronautique m'avait valu ce privilège d'assister le commandant de bord, un vrai vétéran du supersonique celui-là, pour un vol transatlantique Paris-New York spécialement affrété par un groupe de nostalgiques pleins aux as, qui avaient le bras suffisamment long pour sortir l'engin de son hangar à l'occasion du centenaire de son premier vol. A vrai dire, je n'ai pas fait grand-chose pendant le trajet, l'avion étant relativement archaïque et plutôt délicat à piloter, mais je me souviens avoir été impressionné par ses performances, lorsque l'on sait que sa conception date des années 1950.

— Vous avez raison, j'avoue que ce zinc m'a toujours fait rêver, je lui dois ma vocation je crois ; je n'ai jamais compris pourquoi les constructeurs avaient abandonné les projets de supersonique long-courriers...

Un appel de la tour de contrôle l'interrompit :

— Vol AE 890 à destination de Sydney, vous êtes clear pour le décollage.

— Enfin c'est à nous, allons-y, on met toute la gomme.

Joignant le geste à la parole, le commandant de bord et son copilote empoignèrent la manette des gaz et la poussèrent vers l'avant, déclenchant la puissance des quatre réacteurs. L'avion frémit, tandis que le hurlement des turbines poussées à plein régime se répercutait à l'intérieur de l'appareil pour la plus grande joie des passagers, puisqu'il signifiait l'imminence du décollage. L'Airbus enfin libéré mordit l'asphalte et prit rapidement de la vitesse, engloutissant la piste à plus de deux cents kilomètres heure...

A l'intérieur du cockpit, les deux hommes concentrés au maximum avaient déjà les yeux fixés sur le ciel, visant la trouée au milieu des lourds cumulus pour y engouffrer l'appareil.

— Dites, commandant, vous avez vu ce curieux nuage noir, il semble se déplacer beaucoup plus vite que les autres, j'ai l'impression qu'il se dirige vers nous !

— Vous avez raison, nous sommes quittes pour passer à travers, il ne devrait pas nous gêner beaucoup. Ok, on arrive en bout de piste, on amorce la pente !

A plus de 300 kilomètres à l'heure, vitesse nécessaire pour permettre au géant de se soulever du sol, l'A 420 arrivait à ce moment critique, redouté de tous les équipages, du point de non retour ; celui où quel que soit l'incident technique survenant à ce moment précis, il n'y avait d'autres solutions que de décoller, où de s'écraser en bout de piste.

Répondant aux commandes, l'Airbus se cabra, et le nez proéminent pointé en avant, amorça dans le rugissement de ses moteurs la longue montée qui devait le mener rapidement à son altitude de croisière.

— Regardez, commandant, le nuage se scinde en deux, c'est incroyable, il s'étire sur plusieurs centaines de mètres, et il avance toujours aussi vite, regardez l'écran radar, il enregistre deux échos très nets.

— Braquez le radar d'approche dessus, qu'on voie de quoi il s'agit !

L'Airbus A 420 était équipé d'un nouveau radar d'approche très puissant qui, couplé à un circuit VT interne, permettait de visualiser la ou les menaces extérieures pour la sécurité de l'appareil, tel un petit avion de tourisme en perdition par exemple. L'image imprécise au début commençait à se définir, et ce qui apparaissait comme deux traînées noires prit bientôt la forme de milliers de petits points gris qui bougeaient frénétiquement, mus par la force du vent. L'avion poursuivait son ascension, il était maintenant à plus de 1 000 pieds, et se rapprochait inexorablement de la masse nuageuse.

— Bon sang, dit Jean qui n'en croyait pas ses yeux, voilà qu'il se scinde en quatre maintenant ! Et de fait, les deux files noires dans un parfait synchronisme se divisèrent à nouveau pour amorcer parallèlement leur plongée vers le sol. Leurs trajectoires rectilignes semblaient suivre les évolutions de l'appareil.

Sur le moniteur de bord, l'image enfin nette révéla la nature du danger.

— Des oiseaux, des milliers d'oiseaux ! s'exclama le copilote qui n'en croyait toujours pas ses yeux, et il semble que ces idiots-là foncent droit sur nos réacteurs !

L'alarme « collision » se déclencha au même moment dans la cabine, et les deux hommes amorcèrent un virage serré pour tenter de détourner l'appareil. Mais l'Airbus, en pleine ascension, lourd de ses milliers d'hectolitre de kérosène, ne pouvait rien malgré toute l'habileté de ses pilotes face à l'incroyable légèreté et rapidité de mouvement de ses milliers d'oiseaux se ruant sur les réacteurs qui les avalèrent d'un seul souffle, coupant net la combustion.

Pendant un moment, le « Léviathan » sembla suspendu dans les airs, puis dans un grand silence, que seul le cri des oiseaux survivants venait troubler comme s'ils saluaient leur victoire, il bascula sur l'avant et s'écrasa lourdement sur le sol.

## Chapitre 4

Russie, Sibérie orientale, le 5 septembre 2100

L'été touchait à sa fin. En cette fin de soirée, l'air était lourd et sec, au point qu'il semblait impossible de rester à l'intérieur. Igor et Helena étaient installés sur la terrasse de leur maison, immobiles sur leur siège, comme statufiés dans l'attente d'un souffle d'air qui leur redonnerait la vie. Couché à leurs pieds, le chien n'était pas plus vaillant, et sa lente respiration trahissait son accablement.

Agés tous deux de plus de quatre-vingts ans, ce vieux couple qui habitait depuis des années dans la taïga supportait de plus en plus difficilement les amplitudes de température démesurées qui prévalaient dans cette région du monde. Ils préféraient cependant les rigueurs de l'hiver et ses moins quarante degrés Celsius, à cette chaleur étouffante contre laquelle ils n'avaient aucun moyen d'échapper. Se vêtir chaudement et se tenir près du feu étaient des parades efficaces contre les morsures du froid, mais que faire lorsque presque nu, à l'ombre du soleil, vous sentez votre peau se desséché, et vos poumons s'atrophier !

Ils étaient pourtant nés dans la taïga, et leur corps avait appris année après année à développer les ressources nécessaires pour apprivoiser les rigueurs d'un climat extrême. Comme des couches de strates qui s'empilent les unes sur les autres pour former un bloc indestructible, ils pensaient que les rigueurs du climat n'avaient plus de prise

sur eux, mais l'âge les avait rattrapés, et inexorablement ce dernier grignotait saison après saison le capital force qu'ils avaient engrangé.

Ils n'avaient pas voulu, malgré les recommandations de leurs proches, quitter leur maison isolée située en lisière du bois, pour se rapprocher du village et bénéficier ainsi de la protection et des commodités, même modestes que procure toute agglomération. Non, leur souhait dès leur plus jeune âge avait été de ne jamais quitter cette maison qu'ils avaient construite de leurs mains, et leur vœu le plus cher était de partir en même temps pour leur dernier voyage.

Il était maintenant près de 23 heures, et la chaleur ne semblait pas s'atténuer, au point que les deux vieillards, ratatinés, ne s'étaient même pas déplacés pour dîner, se contentant simplement de boire à petites gorgées l'eau tiède contenue dans une carafe située entre leurs deux fauteuils. Ils se demandaient déjà s'ils n'allait pas passer la nuit dehors à somnoler, tant il leur paraissait illusoire de pouvoir dormir à l'intérieur. Ce n'était pas la première fois après tout qu'ils laisseraient leur lit pour coucher à la belle étoile, même si la terre brisait leur dos devenu fragile et qu'ils se réveillaient tout courbaturés.

Ils étaient là, silencieux, les yeux dans le vague, somnolents lorsque leur chien se redressa d'un coup et se mit à aboyer. Igor sursauta sur son siège, et mit un moment à réaliser que cet aboiement qu'il avait entendu dans son rêve provenait de son animal familier.

— Qu'est-ce que tu as, tais-toi donc, tu nous casses les oreilles !

Mais le chien, les oreilles dressées, continuait d'aboyer nerveusement, réveillant Helena qui se tourna vers son mari :

— Que se passe-t-il, qu'est-ce qu'il lui prend !

— Je ne sais pas, il a dû sentir un danger tout proche pour être aussi nerveux, probablement un loup, mais ils s'aventurent rarement jusqu'ici. Il doit avoir trop chaud, je vais lui chercher un peu d'eau !

— Regarde Igor, dit soudain Helena inquiète, qui s'était mise debout, pointant le doigt vers le chemin qui débouchait de la forêt avant de se fondre dans la clairière. On dirait que la terre bouge !

La vue des deux vieillards n'était plus aussi précise qu'autrefois, et ils ne portaient pas de lunettes, mais Igor qui s'était retourné écarquillait les yeux pour tenter d'apercevoir ce qui semblait effrayer si fortement sa femme et son chien.

— C'est ma foi vrai, on dirait une masse sombre qui bouge de tous les côtés, au ras du sol, et qui se déplace lentement vers nous. C'est très curieux, j'ai bien envie d'aller voir avec le chien !

— Non, non, n'y va pas, je t'en prie, dit Helena nerveusement, retenant son mari par le bras. Je pressens un grand danger, viens, rentrons à la maison, je serai plus tranquille !

— Mais enfin, il faut aller voir, nous ne risquons rien, c'est probablement notre vue qui nous joue des tours, avec cette chaleur, ce n'est pas étonnant, viens avec moi, ainsi nous en aurons le cœur net !

La terre semblait se soulever comme mue par une force irrésistible, et les fougères qui bordaient la clairière s'étaient mises en mouvement. Un bruit confus et indéfinissable émanait de cette masse, un bruit strident et aigu, proche d'un ultrason qui blessait les oreilles. C'est ce bruit qui le premier avait alerté le chien qui continuait d'aboyer frénétiquement, ajoutant à la peur qui commençait à s'emparer du vieux couple. Ils avaient pourtant côtoyé souvent le danger au cours de leur vie dans la taïga sibérienne, le loup bien sûr, mais également le tigre lorsque ce dernier fréquentait encore ces régions reculées, mais pour la première fois, ils sentaient au plus profond d'eux-mêmes que cette menace était d'une tout autre nature, sans pouvoir encore la définir précisément.

Enfin, ils virent, et ce qu'ils virent les glaça d'effroi. En un instant, la chaleur emmagasinée dans leurs corps se dissipa, laissant la place à une vague de froid fulgurante qui s'insinua au plus profond d'eux-mêmes, provoquant un tremblement convulsif qu'ils ne pouvaient maîtriser. Le chien, les poils dressés, dans une position de combat, serrait ses crocs et grognait, éructant de bave, dans l'espoir d'intimider son adversaire.

Cela sortait de tous les côtés, et pas seulement du chemin ; la masse grouillante qui se déversait dans la clairière, telle un flot impétueux que rien ne pouvait endiguer, n'était autre qu'une colonie constituée de myriades d'insectes rampants, de toute nature et de toute taille, dont les carapaces luisantes, sur lesquelles se reflétait la clarté lunaire, donnaient l'impression d'une armée cuirassée en mouvement. C'était un spectacle surnaturel et effrayant. Grimpant les uns sur les autres, les mandibules activées, les antennes relevées, prêts au combat, les millions d'insectes convergeaient implacablement vers le centre de

la clairière, où se tenaient immobiles, figés, Igor et Helena, incapables de réagir.

Le bruit provoqué par cette armée en marche les réveilla enfin de leur torpeur. Igor, dans un réflexe naturel, prit la main d'Helena, et l'entraîna vers la maison. Ils avaient l'impression de ne pas avancer ; leurs jambes déjà fragiles, flageolantes, refusaient de les porter. Helena dut s'appuyer sur son compagnon, et pas à pas, ils parcoururent pendant un temps qui leur sembla très long les quelques mètres qui les séparaient de leur refuge. Ils n'osaient pas se retourner, mais les stridulations des mandibules se faisaient plus proches, et Igor réalisa alors que d'autres colonies d'insectes sortaient des fougères alentour, et s'avançaient vers la maison, formant une nasse, pour les encercler.

Ils franchirent enfin le seuil, exténués, et s'empressèrent de fermer la porte à double tour. Helena s'affala dans l'un des sièges de la pièce principale qui tenait lieu de salle à manger, et tenta de reprendre son souffle, son cœur cognant furieusement dans sa poitrine. Comprenant qu'il ne pourrait compter sur sa femme, Igor, malgré sa faiblesse, effectua le tour de la maison pour en fermer toutes les issues. Le chien qui les avait suivis s'était couché aux pieds de sa maîtresse, mais ses oreilles dressées témoignaient de sa vigilance.

Les quatre colonies qui avaient émergé des points cardinaux de la forêt avaient pratiquement opérées leurs jonctions, et déjà les premiers individus, en véritables éclaireurs, prenaient d'assaut les murs à la recherche du moindre interstice. La mesure étant en bois, il leur fut facile de trouver de multiples orifices pour s'engouffrer à l'intérieur.

Helena qui reprenait à peine ses esprits poussa un cri hystérique lorsqu'elle vit les premiers insectes jaillir des murs et tomber sur le sol. A peine remis sur leurs pattes, ces derniers se regroupèrent tel un bataillon avant l'assaut, pour se précipiter sur leurs proies. Le chien se mit à aboyer de nouveau, en position de défense, mais resta en retrait.

Igor se précipita, une pelle à la main, un balai de l'autre, et écrasa rageusement les premiers arthropodes dont les cadavres jonchèrent bientôt toute la pièce. Mais la lutte était par trop inégale. Les murs semblaient vivants ; de ses multiples pores, ruissaient en continu de longues files d'insectes qui sans relâche prenaient la place de leurs congénères morts, et déjà, grimpait sur la chaise, où se tenait, debout, hurlante, les mains sur les oreilles et les yeux fermés, Helena hystérique, qui sombrait dans la folie. Igor, épuisé, abruti par le bruit des mandibules, les hurlements de sa femme, et les aboiements de son chien, n'opposait plus qu'une timide résistance, et ses armes défaites, pendantes, servaient de tremplins à ses ennemis qui envahirent ses poignets.

Alors, il se passa une chose incroyable. Le chien, épargné, se rua soudain avec une rage aveugle sur les mollets de son maître qu'il mordit jusqu'au sang. Ce fidèle compagnon, qui depuis des années partageait leur vie, trahissait ses maîtres à l'instant même où ils avaient le plus besoin de lui. Igor poussa un cri, surpris par cette attaque qu'il était incapable de repousser ; un instant, il vacilla sur ses pieds, cherchant son équilibre, puis dans un dernier souffle, il tomba lourdement sur le sol. A la vue de son mari étendu, le corps déjà recouvert, Helena, tremblante, les jambes noires d'où jaillissaient le sang des multiples morsures, sentit sa tête lui échapper ; les murs dansaient devant ses yeux, de plus en plus vite, projetant

dans leur carrousel infernal de multiples petits projectiles, qui s'agrippèrent dans ses cheveux et sur sa peau. Pous-sant un cri terrible, Helena, vaincue, sombra dans un trou noir, et s'abattit près de son compagnon qui ne bougeait plus.

Ce fut l'hallali. En un instant, triomphants, les insectes se ruèrent sur leurs victimes étendues, qui devinrent bien-tôt des masses inertes et grouillantes. Puis, comme une récompense ultime de leur charge héroïque, les premiers soldats parvenus au sommet du cou, s'engouffrèrent sans retenue dans les orifices béants.